

entre les deux fenêtres, et en tira une liasse de billets de banque.

—Je laisse ici vingt-cinq mille francs... dit-il.

—Tant que cela, monsieur !

—Oui, et je vous les donne en compte ; à la fin du mois vous payerez les gages de tout le monde et les notes des fournisseurs. Claude Marteau gagne cent vingt-cinq francs par mois. Vous lui remettrez l'argent qu'il vous demandera pour ses achats.

—Quel qu'en soit le chiffre ?

—Oui... j'ai toute confiance en lui.

Fabrice replaça les billets dans le tiroir du meuble qu'il ferma à double tour et dont il donna la clef à Laurent, très fier de se trouver investi d'une troisième fonction non moins honorable que les deux autres, celle de caissier.

—Monsieur a-t-il encore quelque chose à me commander ? demanda-t-il.

—Pour le moment, non.

—A quelle heure partiront monsieur et l'oncle de monsieur ?

—Ce soir, à six heures... Nous conduirons ma cousine à la campagne immédiatement après déjeuner.

—Alors il faudra atteler le landau ?

—Non... Vous enverrez chercher, à la station de la porte Maillot, ou à celle du Jardin d'acclimatation, un fiacre à quatre places ; arrangez-vous pour que ce fiacre soit ici vers onze heures.

—Bien, monsieur, j'expédierai un palefrenier en temps utile, je m'occuperai, moi, de la valise de monsieur...

Fabrice alla trouver M. Delarivière.

—Cher oncle, lui demanda-t-il, avez-vous donné des ordres pour vos bagages ?

—Je n'emporte que fort peu de choses, répondit le vieillard ; je trouverai à New-York tout ce qu'il me faudra... A quelle heure serons-nous au Havre ?

—A minuit quinze minutes... Vous visiterez votre corres pendant demain matin, avant de nous embarquer... Tenez-vous prêt pour déjeuner à dix heures précises. Le docteur Rittner nous attend avant midi...

—As-tu prévenu les gens d'écurie ?

—J'ai donné l'ordre de nous amener une voiture de place. Il est inutile que vos domestiques sachent que ma cousine passera le temps de votre absence dans la maison de santé d'Auteuil.

—Tu as bien fait ! Tu penses à tout ! Je t'admire.

Fabrice regagna son appartement et il écrivit à Paula une longue épître passionnée.

Il expliquait à mademoiselle Baltus les circonstances qui le contraignaient à s'éloigner d'elle sans l'avoir revue, et naturellement il ajoutait que, tandis que son corps traverserait les mers, son cœur et son âme ne quitteraient point la villa de Melun.

Quand il eut achevé, il relut sa lettre, se déclara satisfait du style, et se dit :

—Je défie Paula de ne pas penser à moi pendant mon absence. A mon retour, je la retrouverai plus éprise encore. Dix heures sonnèrent, et en même temps la cloche annonça le repas du matin.

Edmée, M. Delarivière et Fabrice se réunirent à la salle à manger.

Le visage un peu pâle de la jeune fille offrait les traces d'une nuit d'insomnie, et ses paupières étaient rouges.

—Qu'as-tu, chère mignonne ? lui demanda le vieillard en l'embrassant. On dirait que tu as pleuré...

—J'ai un peu pleuré, père, c'est vrai, et je suis triste.

—Pourquoi ?

—Parce que tu vas me quitter...

—Mais tu connaissais ce départ hier.

—Hier, je ne pensais qu'au bonheur de me rapprocher de ma mère. Aujourd'hui, je ne pense qu'au chagrin de me trouver séparée de toi.

—Notre séparation sera courte...

Je la trouverai toujours trop longue...

—Un mois passe vite !

—Trente mortels jours !... C'est une éternité ! Combien de temps serez-vous en mer ?

—Neuf jours...

—Plus d'une semaine entre le ciel et l'eau ! Cela fait peur !

—Eh ! chère enfant, autrefois, pour accomplir le même voyage, on mettait des mois entiers...

—Tu m'écriras ?

—Tout en arrivant à New York, oui, et s'il n'y a point de steamers en partance, je t'enverrai un télégramme...

—Enfin, à la grâce de Dieu, et qu'il daigne nous protéger tous !

Le déjeuner s'acheva presque silencieusement.

Une atmosphère de tristesse pesait sur les convives.

Laurent vint annoncer que le fiacre attendait.

Edmée n'emportait qu'un nombre fort restreint de vêtements très simples. Sa petite malle n'était point encombrante.

—A Auteuil... dit Fabrice au cocher, en se réservant d'indiquer plus tard l'adresse exacte.

Le fiacre faisait halte, rue Raffet, à midi moins un quart.

Frantz Rittner attendait nos trois personnages et les accueillit avec cette politesse un peu froide dont il avait l'habitude.

—Mademoiselle, dit-il à Edmée, il a fallu des circonstances particulièrement intéressantes pour me décider à vous admettre dans ma maison... Je puis vous affirmer que l'exception faite en votre faveur est la première, et ne se renouvellera pas...

La jeune fille, très intimidée, balbutia quelques paroles de gratitude.

Le médecin des folles reprit :

Je vais vous montrer le logement que je vous destine... Une femme de confiance sera spécialement attachée à votre personne... vous aurez le parc pour promenade... On vous servira vos repas dans votre chambre, à moins qu'il ne vous plaise de prendre place à ma table, ce dont je serais fort honoré... Je ne négligerai rien, soyez-en sûre, pour adoucir votre captivité volontaire, car une maison de santé, dans les conditions où se trouve la mienne, est une véritable prison...

L'appartement d'Edmée, auquel Frantz Rittner conduisit ses visiteurs, se composait de deux pièces situées dans le pavillon de gauche, au-dessus du salon d'attente. Ces deux pièces, d'une élégante simplicité, tendues et meublées de cretonne aux vives couleurs, avaient de larges fenêtres donnant sur le parc rempli de verdure et de fleurs.

Elles étaient gaies, lumineuses et, quoi qu'en eût dit le docteur, ne rappelaient en rien la prison.

—Tout cela est charmant... murmura la jeune fille. Je serai bien ici.

Ces paroles traduisaient fidèlement sa pensée, et néanmoins une vague angoisse, un pressentiment sombre, lui serraient le cœur.

On redescendit au salon d'attente.

M. Delarivière ne s'essuyait pas.

—Nous quitter vous déjà, monsieur ? demanda Frantz Rittner.

—Vous savez, docteur, que je pars pour un long voyage ?... répliqua le vieillard après un moment d'hésitation.

—Je le sais, et, sans ce voyage, mademoiselle votre fille ne serait pas ma pensionnaire...

—Docteur, j'ai une requête à vous présenter...

—Je l'accueillerai bien volontiers, si je le puis.

—Je souhaiterais avec ardeur, avant de quitter Paris et la France, voir un instant, fût-ce de loin, les traits de ma femme bien-aimée... Me refuserez-vous cette grâce !

—Non, monsieur, répondit le médecin des folles, non, je ne vous la refuserai pas, car j'ai tout lieu de croire qu'aujourd'hui l'entrevue que vous désirez sera sans péril...

Le banquier tressaillit de joie

—Oh ! merci ! s'écria-t-il. Merci de toute mon âme !